

# La bibliothèque de mon oncle : [suite]

Autor(en): **Toepffer, Rodolphe**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 27

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214021>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Montaient aux abruptes échelles  
A la force de leurs biceps.

Même il ne parut point barbare  
De les voir, loin de leurs fourneaux,  
Faire l'angle droit à la barre  
Et se disloquer aux anneaux.

Un poing appuyé sur la hanche,  
Elles pouvaient — touchants tableaux —  
Lever du bout de leur main blanche  
Le poids de quarante kilos,

Tâcher que leur muscle se gonfle,  
Et brandir, au gré de leurs vœux,  
La canne flexible et qui ronfle,  
Roulée entre des doigts nerveux.

Elles nous prennent le Bicycle,  
Aujourd'hui, parlent de leur « pneu »  
Et figurent dans chaque article  
De sport — et s'entraînent, morbleu !..

Tu disparaîs donc, ô faiblesse  
Qui fait la féminité,  
Fleur de langueur et de mollesse,  
Charme de la fragilité !

Bientôt, au lieu de femmelettes,  
La rue, au passant ébahi,  
Offrira des femmes athlètes,  
Comme à la foire de Neuilly,

D'une main où la sueur coule  
Soulevant des fardeaux pesants  
Et sur leur paume ayant l'ampoule  
Et l'affreux cal des artisans !

— Ah ! si, du moins, longtemps malade,  
Notre âge pouvait ressaisir  
L'idéal type que l'Hellade  
Propose à l'immortel désir !

Eprises des formes païennes  
Que Praxitèle caressait,  
Si, du moins, les Parisiennes  
Rejetant voilette et corset...

Mais, avec la courte chlamyde,  
Verrons-nous jamais — poursuivant  
Sous les halliers le cerf timide,  
Cheveux libres et chair au vent, —

Montrant le marbre de son buste,  
Verrons-nous jamais, mes amis,  
Dans sa grâce chaste et robuste  
Renaître l'antique Artémis ?...

MARC LEGRAND.

## CLLIAO D'AILLO ET L'ORMOUNEIN

Dzaque d'Aillo avai atseta 'na tchivra d'on  
bordzai di z'Ormons, m' paraît que n'étais pas  
asse bouna por le lacé que l'autre la l'ai avai  
bragaté; tan qu'on dzor Dzaque reincontre  
noutron Ormounein su la pillade du marts et se  
boute à l'insurta que l'ai ia to dé qué brave  
homme.

« Vilho gueux, que l'ai desai, t'é le plle brave  
dé ta quemouna, m' t'as to parai roba la tchivra  
que te m'as veindia. Faudrai sépara Aillo di  
z'Ormons avoué onna mouraille de trenta pi dé  
hiant po grava i z'Ormouneins de redécheindre  
ein Aillo! « T'as bin raison », l'ai repond l'Or-  
mounein, m' faudrai que le lé vigne battre  
contre ! » — DENLA.

## THÉORIE ET PRATIQUE

TANDIS qu'actuellement, en Russie, on s'éver-  
tue, non certes sans peine, sans surpri-  
ses, sans déceptions, sans désordres et  
sans effusion de sang, à mettre en pratique les  
principes de Marx et de Proud'hon, c'est le mo-  
ment de rappeler la pochade faite en 1848, à  
propos de la fameuse théorie de ce dernier :  
« La propriété c'est le vol » :

Dans un des faubourgs de Paris,  
Proud'hon passait un jour de fête;  
Il avait, le matin, comme un bourgeois honnête,  
De l'Elbeuf qu'il portait fort bien réglé le prix.  
Un mendiant couvert de crotte  
Va droit à lui, disant : « De votre redingote  
La couleur, citoyen, me plaît... donnez-la moi ;  
Elle semble faite à ma taille ! »

Proud'hon répond : — Comment ! canaille  
Ce vêtement n'est pas à toi ;  
Je l'ai payé, j'en suis le maître. »  
— Oh ! j'ai l'honneur de vous connaître,  
Dit à Proud'hon notre homme, et j'observe vos lois ;  
N'avez-vous pas au moins répété deux cents fois  
Que le peuple dans sa misère  
Devait tomber sur le propriétaire ?  
Il vous en cuira, maître fol,  
Je suis pauvre, avec vous je troque  
Donnez-moi donc votre défroque :  
« La propriété c'est le vol... »

**La montre.** — Un avocat racontait ses dé-  
buts à la barre.

« J'étais jeune et naïf, disait-il, et je plaçais  
ma première cause. Il s'agissait d'un individu  
ayant volé une montre. Le dossier, l'insigni-  
fiance des preuves et, plus que tout, l'attitude  
de l'accusé qui représentait par excellence ce  
que l'on appelle « un bonhomme », m'avaient  
convaincu de l'innocence de mon client. Je plai-  
dai donc avec cette chaleur d'âme qui puise son  
inspiration dans une foi robuste et j'obtins un  
acquiescement. »

— Oh ! monsieur ! me dit-il, comme vous  
avez bien parlé ! Mes enfants seront instruits à  
vous bénir. Maintenant, il faudrait encore me  
rendre un service.

— Et lequel ? demandai-je.

— Ce serait de déterrer la montre.

— Déterrer la montre ?...

— Sans doute, Elle est au pied du troisième  
marronnier, sur la terrasse. Mais vous comprenez  
que je puis encore être observé ; tandis que  
vous, en vous promenant, vous fouillez avec  
votre canne, vous prenez la montre et vous me  
la repassez.

— Malheureux ! vous étiez donc coupable ?

— Comment vous ne le saviez pas ? Mais si  
j'avais été innocent, je n'aurais pas fait la dé-  
pense d'un avocat ; je me serais défendu moi-  
même

## Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

## La Bibliothèque de mon oncle

18

PAR

RODOLPHE TÖPFFER

Toute ma crainte était que nous ne trouvassions  
pas mon oncle chez lui, lorsque, la voiture s'étant  
arrêtée, un jeune enfant nous dit qu'il était en ce  
moment dans sa chambre.

« Qu'il descende ! dis-je à l'enfant.

— Non, nous monterons, dit le vieillard. Est-ce  
bien haut ?

— Au premier, » répondit l'enfant.

Et, comme chez le peintre, la jeune miss, soule-  
vant le bras de son père, entra dans l'allée avec  
lui, pendant que j'aurais baisé les traces de ses  
pas.

\*\*\*

Mon oncle venait de rentrer. A peine l'eus-je vu,  
que je courus pour me jeter dans ses bras.

« C'est toi, Jules ! » dit-il.

Mais je l'accablais de caresses sans pouvoir lui  
répondre.

« Tu arrives sans chapeau, mon enfant, mais en  
bonne compagnie, à ce que je vois. Madame et  
monsieur, veuillez prendre la peine de vous as-  
seoir. »

Je quittai sa main pour approcher des sièges.

« Nous ne voulons, monsieur, dit le vieillard,  
que remettre entre vos respectables mains cet en-  
fant, coupable, à la vérité, d'une étourderie, mais  
dont le cœur est bien honnête. Il vous dira lui-  
même par quelles circonstances nous avons eu le  
plaisir de l'avoir pour compagnon de voyage, et  
pris la liberté de nous présenter chez vous. Adieu,  
mon ami, me dit-il en me touchant la main, je  
vous laisse mon nom sur cette carte, afin que vous  
sachiez qui je suis, si jamais vous me faites le plai-  
sir de recourir à mon amitié.

— Adieu, monsieur Jules... » ajouta l'aimable  
filie. Et elle me tendit sa main.

Je les vis se retirer les yeux mouillés de larmes.

C'est de cette façon que je retrouvai mon bon  
oncle Tom. Au bout de quelques jours, nous re-  
tournâmes à Genève. Il m'ôta M. Ratin, et me prit  
avec lui.

Ainsi s'ouvrit ma jeunesse. Je raconterai, dans  
le prochain chapitre, comment j'en sortis à trois  
ans de là.

II

Afin d'utiliser mes vacances, mon oncle m'a con-  
seillé de lire Grotius, pour lire ensuite Puffendorf,  
pour lire ensuite Burlamaqui, égaré pour le mo-  
ment. Aussi je me lève matin, je vais à ma table,  
je m'établis, je croise les jambes, puis l'ouvre à  
l'endroit... mais voici ce qui m'arrive.

Au bout d'une demi-heure, mon esprit, ainsi que  
mes yeux, commencent à faire des excursions à  
droite et à gauche. C'est d'abord sur la marge de l'in-  
quarto, où je gratte un point jaune, je souffle un  
poil, je détache une paille avec toute sorte d'ingé-  
nieuses précautions ; c'est ensuite sur le bouchon  
de mon encrier, tout rempli de petites particulari-  
tés curieuses dont chacune m'occupe à son tour,  
jusqu'à ce qu'enfin, passant ma plume dans la bou-  
clette, je lui imprime une molleuse rotation qui  
me réjouit infiniment. Après quoi, volontiers, je  
me renverse sur le dossier de mon fauteuil, en  
étendant les jambes et croisant les mains sur ma  
tête. Dans cette situation, il me devient très difficile  
de ne pas siffler un petit air quelconque, tout en sui-  
vant avec une vague fixité les bonds d'une mouche  
qui veut sortir par les vitres.

Cependant, les articulations commençant à se  
roidir, je me lève pour faire, les deux mains dans  
mes goussets, une petite promenade qui me conduit  
au fond de ma chambre. Là, rencontrant l'obscur  
paroi, je rebrousse tout naturellement vers la fe-  
nêtre, contre laquelle je bats, du bout des ongles,  
un joli roulement où j'excelle. Mais voici un char  
qui passe, un chien qui aboie, ou rien du tout ; il  
faut voir ce que c'est. J'ouvre... Une fois là, j'ai  
éprouvé que j'y suis pour longtemps.

La fenêtre ! c'est le vrai passe-temps d'un étu-  
diant ; j'entends d'un étudiant appliqué, je veux  
dire qui ne hante ni les cafés ni les vauriens. Oh !  
le brave jeune homme ! il fait l'espoir de ses pa-  
rents, qui le savent rangé, sédentaire ; et ses pro-  
fesseurs, ne le voyant ni fréquenter les promena-  
des, ni cavalcader dans les places, ni jouer aux ta-  
bles d'écarté, se plaisent à dire qu'il ira loin, ce  
jeune homme-là. En attendant, lui ne bouge de  
sa fenêtre.

Lui... c'est donc moi, modestie à part. J'y passe  
mes journées, et si j'osais dire... Non, jamais mes  
professeurs, j'amais Grotius, Puffendorf, ne m'ont  
donné le centième de l'instruction que je hume de  
là, rien qu'à regarder dans la rue.

\*\*\*

Toutefois, ici comme ailleurs, on va par degrés.  
C'est d'abord simple flânerie récréative. On regarde  
en l'air, on fixe un fétu, on souffle une plume, on  
considère une toile d'araignée, ou l'on crache sur  
un certain pavé. Ces choses-là consomment des heu-  
res entières, en raison de leur importance.

Je ne plaisante pas. Imaginez un homme qui n'ait  
jamais passé par là. Qu'est-il ? que peut-il être ?  
Une sorte de créature, toute matérielle et positive,  
sans pensée, sans poésie, qui descend la pente de  
la vie sans jamais s'arrêter, dévier du chemin, re-  
garder alentour ou se lancer au delà. C'est un au-  
tomate qui chemine de la vie à la mort, comme une  
machine à vapeur de Liverpool à Manchester.

(A suivre.)

**Grand Théâtre.** — La troupe de la Comédie est  
en train de lier une nouvelle gerbe de succès. Elle  
est applaudie et acclamée chaleureusement à cha-  
que représentation. Et c'est justice.

Ce soir, samedi, un vaudeville toujours amusant,  
*Trois femmes pour un mari*. Demain dimanche,  
salle comble avec *Le Maître de forges*.

**Kefol** NEURALGIE  
MIGRAINE  
BOITE  
FR. 1.80  
TOUTES PHARMACIES

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS

Julien MONNET, éditeur responsable.